

Claude Anadon

Les Culottes courtes



Note de l'auteur

Hommage particulier à mes parents, frère et sœur, aux femmes et aux hommes qui nous ont légué leur savoir.

Première partie

La course aux abris

Bleues, grises, noires, quelle importance !
L'époque n'était pas dans l'esthétique.

Pour ces mères de familles nombreuses qui devaient assumer des lessives interminables ; le choix allait vers le foncé.

– Cela ira pour les drôles, disaient-elles.

Trop longue, trop large, c'était la culotte d'un grand frère, ou bien d'un cousin.

Belle aubaine pour ces gens des quartiers ouvriers, où le souci majeur était d'abord « la graine ». On acceptait tout, on récupérait tout, si le fond était usé, on y mettait un fond neuf, cousu main.

Les machines à coudre, c'était pour les couturières à domicile, qui ne manquaient pas de travail, certes, parfois trop.

Débordées, elles l'étaient et puis il fallait les payer ! Leur prix était si bas qu'elles devaient travailler des heures durant ! Il n'était pas rare d'apercevoir, bien après que le soleil fut couché ; un filet de lumière perçant les volets mal clos, de leur atelier de fortune. Un chai arrangé, avec un poêle à charbon, faisait

l'affaire. Gare au « black-out » il sévissait à partir de dix heures du soir et pas de concession.

La patrouille arpentait chaque soir, chaque nuit, en guettant la moindre incartade au règlement.

Malheur à celui qui était pris. La lumière n'était d'ailleurs qu'un prétexte, aux incursions dans les logis. Après : on interrogeait, on questionnait, la fouille... et si les *schleus* ne trouvaient rien ; c'est que le bon Dieu était avec vous !

C'est la fin de l'hiver 1943/44 près de Bordeaux, il fait encore froid, en ce mois de mars. Le charbon est cher ! Il faut l'économiser, aller au terme des froidures.

Le nez collé à la vitre, Laurent regarde au dehors, un mauvais rhume l'obligeant à rester chez lui. Aujourd'hui il n'ira pas à l'école, il restera près du feu buvant du lait chaud, purifié au tisonnier, rougi au feu, dont élise détient le secret de son Rouergue natal.

– Demain, si ça va mieux, tu retourneras à l'école ! Dit Élise en s'adressant à son fils Laurent.

C'est encore la guerre, les alertes sont là pour le rappeler. Quand retentit cette horrible musique : le jeune garçon prend ses jambes à son cou, pousse la porte de la cuisine, dont il connaît tous les recoins et se blottit sous la table. Les ogres, les loups, les fantômes, les feux follets, les vampires, les voleurs d'enfants, ce n'était rien, à côté des sirènes c'était l'effroi par excellence.

La trouille... nul besoin de l'enseigner, on s'en accommodait, elle faisait partie du quotidien. Les plus courageux couraient, lorsque ces machines infernales emportaient dans le vent, leurs hurlements sinistres.

La solitude quel beau nom de baptême, ils avaient bien choisi les bougres !

Pour cette ancienne villa de banlieue, où les propriétaires devaient jadis, couler des jours paisibles, les fins de semaines ; bien avant les congés payés. « Villa » de surcroît, une référence sous l'occupant botté, quelle foutaise !

Ce n'était qu'une maisonnette, d'allure accueillante certes, adossée à un bois de chênes et de pins. Un jardinet sur le côté, permettait d'y faire pousser quelques rutabagas, pour parer à la disette.

Un peu de muguet pour fêter le premier mai et quelques pommiers du japon, pour honorer le printemps !

Ainsi, logeaient deux familles ouvrières, de part et d'autre d'un mur de séparation. Ce modeste logis, dont le nouveau propriétaire était l'évêché, qui l'avait acquise, assurément, par donation légale.

Le loyer était peu onéreux, acquitté chaque mois à M. le curé.

C'était Élise, la mère de Laurent, qui était chargée de la besogne.

Son père, *Orencio*, que les événements de (36) avaient rendu révolutionnaire, ne voulait pas avoir de contact avec le clergé. Bien que leurs idées fussent aux

antipodes, les deux hommes se saluaient, lorsque les rencontres devenaient inévitables.

À *La Solitude* Laurent se sentait en sécurité, il était chez lui, du moins, il le croyait, sa mère restait au foyer. Beaucoup de femmes travaillaient dans les usines, elles remplaçaient les hommes, partis à la guerre.

Ce fut impossible pour Élise, avec trois enfants. Par principe, *Orencio* y était opposé.

– Chez moi, en Espagne, les femmes élèvent leurs enfants ; elles ont assez de travail à la maison.

Orencio avait quitté l'*Aragon* en 1914, avec ses parents, frères et sœurs, pour les mines de Carmaux ; en quête d'une meilleure vie. Il fallait remplacer les jeunes Français, mobilisés sur le front de l'Alsace.

C'est dans cette vallée du Tarn, où ont convergé tant d'ethnies, que les parents de Laurent se sont unis en 1927, pour le bien et pour le pire.

Ils durent quitter (ce trou) du Tarn pour la Gironde. La verrerie St Clotilde où travaillait *Orencio*, s'était installée dans les landes girondines, faisant suivre une partie de son personnel. Bien des déboires les attendaient...

La mort d'un enfant en bas âge, était leur première épreuve, qu'ils ont dû surmonter au prix d'efforts sans mesure.

Les naissances suivantes avaient apaisé, quelque peu leur chagrin, ils s'étourdirent de travail et d'amour possessif, pour les enfants suivants ; Paul Julie et Laurent.

D'abord bien logés, dans la cité de l'usine où travaillait *Orencio* ; ils coulèrent quelques années de répit. La colonie espagnole y était présente, en majorité dans le quartier, ce qui rendit leur adaptation plus facile. L'entraide, les bons voisinages, les fêtes communes et les réunions familiales... mais il fallait travailler dur !

Une nouvelle aire industrielle avait commencé, avec les changements, les mutations, les besoins, que tout cela impliquait.

– La machine tuera l'homme, avait confié *Orencio* à sa femme.

Des revendications ouvrières virent le jour, un peu partout en France et peu à peu ; on s'achemina vers l'irréversible « 36 »

Mai 1936, c'est l'agitation dans les usines, les fabriques, les ports, la France est paralysée. *Orencio*, prit part active corps et âme, pour la cause ouvrière et se jeta dans la bataille.

Il suivit ses convictions, se montra en chef de guerre populaire et se fit remarquer par les cadres, qui ne manquèrent pas de noter sur leurs petits carnets ; les noms des agitateurs. Un étranger qui sème la pagaille dans une usine française, ce n'est pas acceptable.

Le monde ouvrier tient bon, mais la grève dure, il faut manger, nourrir sa famille ! Porter la soupe aux piquets de grève, on joue de l'accordéon devant la porte de l'usine, on chante l'internationale, mais on danse devant l'assiette, car la grève n'est pas payée.

Bon gré mal gré, les grévistes sont solidaires et improvisent des soupes collectives...

Quand les accords furent signés, coté patronat la pilule est amère, il faudra à l'avenir payer les congés aux ouvriers ; une avancée sociale qui tombera dans l'oubli, trois ans plus tard.

Les troubles terminés... l'on procède au bilan : Il faut relancer les machines, rallumer les fours de la verrerie et surtout, reprendre l'autorité perdue.

Alors, on règle les comptes : les petits cabots rapporteurs, trop contents de se délecter, du nectar de la délation, ont tôt fait de communiquer à leur hiérarchie directrice ; la liste des noms des plus chevronnés. Il y a en premier, ceux qui ont brandi le point de Lénine, les piquets de grève virulents, qui ont interdit l'accès de l'usine et les chefs de files.

Mais aussi, les indésirables d'avant, que l'on gardait presque par compassion.

Le glas a sonné, comme il eut fallu s'en douter, *Orencio Samper* est sur la liste, motif : agitateur de grève. Remercié, débauché, jeté, le logement de faveur repris, la rue ...

Les épreuves et les conflits successifs, avaient rendu *Orencio* rude et prêt à tout pour protéger sa famille.

Orencio refusa de courber l'échine. Provisoirement logés lui et sa famille, chez sa sœur *Maria* dans une rue voisine. Il se mit en quête d'un travail, qu'il n'eut de peine à trouver, la région manquant de bras.

C'est comme maçon, que *Orencio* fut embauché, dans une entreprise du bâtiment.

Élise, n'eut pas la tâche facile. Ballottée de part et d'autre elle eut perdu courage, si une bigote du quartier, lui promit d'en souffler deux mots au curé Fabien, sachant que la maison de ce dernier était inoccupée. Par chance, Élise avait foi en l'église et espérait...

Le miracle se produisit : le prêtre ayant écouté la voix du Seigneur, ne put qu'ouvrir sa porte à une famille en détresse.

Ainsi une catholique et un gauchiste convaincu, devinrent de bons voisins de M. le curé, dans la demeure du bon Dieu.

Rue des Pins, le nouveau quartier, pour cette famille franco-espagnole aux espérances farouches, qui puisera sa force dans l'humanisme.

La solitude est là, tout près de la chapelle, déployant ses ailes protectrices, contre le froid, la pluie, la peur et l'ennui. Un nom prédestiné pour *Orencio*, qui se retrouvait « seul » avec sa foi, pour se battre contre Goliath.

La vie s'organisa, on badigeonna les murs, une cuisinière de fonte, placée dans la souillarde, servait de chauffage et faire la cuisine. Il faudra se serrer, mais peu importe, l'on n'était pas regardant ; ils savaient se contenter de peu. *Orencio*, faisait face à toutes les situations et fabriqua un chai, fait de planches et de tôles de récupération, pour y déposer le

charbon, le petit bois de chauffage, qu'il ramenait des chantiers de construction, où il travaillait.

Il installa un bassin à laver, pour Élise. La lessive, chaque semaine c'était dehors en plein vent, été comme hiver, qu'elle exécutait la besogne.

Il n'y a pas de place ailleurs, malgré tout, Élise ne se plaignait pas, elle reprenait courage, une nouvelle vie recommençait, trois enfants à nourrir, il fallait assumer.

– On y arrivera ! Affirmait *Orencio*.

La paye : c'était chaque semaine, en faisant des heures supplémentaires, la vie s'améliorait. Il n'était pas rare, que *Orencio* fut obligé, de demander des acomptes.

Mais le jour de paye c'était la soustraction ...

L'Aragonais en avait vu d'autre, il tenait bon, sa vaillance à la tâche, l'avait conduit à une promotion de chef d'équipe. Dans le quartier, on demande des ouvriers, pour faire des dures besognes ; on vient chercher *Orencio*, qui travaille même le dimanche.

Il reçoit en échange, des petits pécules, ou bien des denrées alimentaires. C'est un regain d'espoir, pour Élise, elle sait qu'elle peut compter sur son homme. S'il s'est trompé parfois, dans ses décisions trop hâtives, elle n'en fait pas état, bien au contraire, Élise le soutient, le choie comme un enfant.

– Pauvre homme, tu es fatigué ? Repose-toi !

– Ne t'inquiète pas ça va, on s'en sortira !

Un regain de bonheur s'installait, *Orencio* s'était fait une réputation, honorable dont il était fier. Les

gens du quartier lui tiraient le chapeau, pour lui dire : bonjour monsieur *Samper* !

Les plus familiers l'appelaient : *Orencio*. Il revoyait ses camarades de « 36 » avec qui, il parlait politique, en cachette d'Élise. Elle craignit qu'il ne se laisse embrigader, à nouveau, dans des mouvements extrémistes.

Les jours s'égrainaient ainsi, il n'y avait que peu de place, pour la conversation intime. Les enfants occupaient une large part, du temps qui s'écoulait.

Dans ce modeste logis : on parlait français, occitan, parfois espagnol, surtout quand *Orencio* était en colère. On parlait surtout de travail et « d'école », pour sortir de l'ornière. C'était l'obsession du *padre*, lui ; n'avait pas eu la chance de pouvoir apprendre.

L'été, il creusait des puits, pour des jardiniers locaux, dans ces sables des landes, où il risquait à chaque instant, d'être enseveli.

Élise était inquiète, lorsque à la nuit venue, son homme n'était pas rentré.

En automne, après la chute des feuilles, *Orencio* trouve des arbres à couper chez des propriétaires terriens, qui lui donnent en contre partie ; du bois de chauffage.

1938 : la guerre sévit en Espagne, depuis déjà deux ans. Les premiers républicains commencent à fuir, pour des terres moins hostiles. Des bateaux pleins à craquer quittent les ports de la Galice, pour les côtes

françaises. Bordeaux accueillera l'un d'entre eux « Le Servantes » D'abord consignés les passagers doivent se soumettre, aux contrôles des autorités maritimes.

Orencio, que le devoir patriotique appelait, rejoignit les nouveaux arrivants, pour les soutenir dans leur détresse.

Ils étaient là, entassés sur le pont du bateau, cherchant du regard, un ami, un parent... impuissant devant l'ampleur de la tâche, *Orencio* ne put que fraterniser avec quelques-uns. C'était, des familles entières fuyant la guerre civile espagnole, espérant trouver, dans ce pays des droits de l'homme, un peu de répit, de paix peut-être. Il y avait là, toutes les couches de la société espagnole : du paysan illettré, à qui les bombes avaient saccagé ses terres et brûlé sa maison, au médecin compatissant, qui avait soigné des républicains blessés, des enfants accrochés aux jupes de leurs mères, des vieillards, qui eurent préféré mourir, sur leur sol natal.

Des brigades internationales, et des sympathisants à la cause républicaine, espéraient pouvoir prendre place à bord du navire et partir dans le sens inverse, pour aller combattre les nationalistes.

Orencio était du nombre !

Il s'était engagé et avait reçu promesses, des camarades recruteurs : que sa femme et ses enfants seraient assistés, par le parti et ne manqueraient de rien.

Crédulité ! *Orencio*, aurait dû suivre les conseils

de sa femme, qui l'avait supplié : de ne point écouter ces démons... Mais, comment faire entendre raison, à un entêté.

La Providence vint en aide à Élise, les nouvelles qui arrivaient d'Espagne, n'étaient pas bonnes, pour les camarades qui attendaient les ordres et les armes, qui n'arrivaient pas.

Les combats tournèrent à l'avantage des franquistes, le bateau ne repartit pas... les volontaires restèrent à quai.

Un *alléluia* pour Élise et ses enfants, qui dans le cas contraire n'auraient sans doute, jamais revu le mari, leur père.

Quatre années s'étaient écoulées. La guerre d'Espagne terminée tragiquement, pour les républicains, ne sachant où aller. La France était occupée à son tour, par un oppresseur implacable appelé *Nazis*, que l'histoire a gravé en lettres de sang, sur ses pages jaunies par le temps.

Quelques amis républicains, côtoyaient *Orencio* dans le secret, car les fachos traquaient les opposants.

Ils allaient de planque en planque, ou dans le maquis. Élise tremblait à chaque instant, sachant pertinemment, que si les langues se déliaient ; *Orencio* serait arrêté.

Deux jours plus tard, remis du petit rhume Laurent reprit le chemin de l'école, malgré la guerre, il faut s'instruire.

Orencio répète inlassablement, il faut apprendre !

– Tu vois, moi, si je savais mieux écrire : Je serai... contremaître, *ou je sais pas quoi* ?

– Pourquoi n’as-tu pas été à l’école ? Rétorqua Laurent.

– Le peu que j’ai appris en Espagne, ne m’a servi à rien ! Si... seulement à compter. Après, en France je suis (été) travaillé !

– Et qu’est-ce que tu faisais ?

– J’étais placé dans une ferme, à la *campergue*¹ à douze ans, des sabots aux pieds et de la paille pour chaussettes !

– Les gens ils étaient gentils avec toi ?

– Bof ! Á table, quand le patron fermait son couteau, ça voulait dire : que tout le monde avait fini de manger et devait reprendre le travail.

! *Ahora basta, pregunton* !² Vas voir tes leçons.

Bien couvert, le cache nez, le béret enfoncé jusqu’aux oreilles, des chaussettes et des gants de laine tricotés par Élise.

Les culottes courtes laissaient à découvert les genoux, souvent meurtris par des chutes.

L’air est encore vif, en ce mois de mars 1944. Un caillou chaud dans les poches, pour se réchauffer les mains, il faut courir, pour ne pas avoir froid et en cas d’alerte inopinée.

¹ La campagne.

² Poseur de questions.

Les hostilités se font de plus en plus pressantes, les bombardements anglo-américains ont choisi leurs cibles : la base sous-marine Bordeaux Nord et le camp d'aviation de Mérignac.

Chaque fin d'alerte apporte l'apaisement... mais à quand la prochaine ? Il n'y a pas d'heure. Laurent le sait, c'est pour cela, qu'il fait le parcours de l'école à la course.

Les bombes se rapprochent, un peu plus à chaque fois. Le camp d'aviation n'est pas très loin, le champ de manœuvre militaire, encore plus proche, à peine un kilomètre. Mais aussi la *kommandantur*, qui occupe une belle demeure, près de *La Solitude*, dont les habitants, ont quitté les lieux, ou furent arrêtés, nul ne le sait. La ligne de chemin de fer, « chemin de Ceinture » desservant les usines de la périphérie de Bordeaux.

Tous ces points sont les cibles des alliés, les bombardiers volent haut, très haut, pour ne pas être atteint par la D. C. A.

Il arrivait parfois, que des bombes larguées à haute altitude, fussent dérivées de leur trajectoire et venaient exploser aux alentours ; sur des habitations proches du camp d'aviation.

Le débarquement se préparait dans le secret, il fallait affaiblir les positions allemandes.

La population ne savait pas, ou presque rien ; le soir les oreilles se tendaient vers la T.S.F, mais les messages étaient codés : Marie m'attendra au coin du

bois, le renard mangera les poules, fais chauffer la marmite, les carottes sont cuites...

Reconnaissables de loin, le bruit de leurs pas cadencés, en y ajoutant leur chant guerrier :

« Ali ! Alo ! Ha ! Ha ! » Les voir et les entendre, donne des frissons à Élise qui doit sortir chaque jour, pour faire la queue, chez les rares commerçants du quartier.

Élise, profite justement de ce que, les plus jeunes sont à l'école, pour faire ses provisions. Un vrai supplice, il manque de tout dans les étalages et tout est cher, quand on n'a pas le « sou » c'est le « troc », mais en cachette. Dans les files interminables de bonnes femmes, Il ne faut surtout pas trop parler ! À cause de son mari, il a bien sa carte de séjour en poche, mais qu'arriverait-il si les boches apprenaient que cet Aragonais, était compatissant des républicains espagnols ?

Il faut éviter, les vieilles pies curieuses, qui demandent sans vergogne le pourquoi et le comment, les : je ne savais pas que ? Les menteuses, qui affirment avoir vu et entendu, les douces comme des agneaux, avec des dents de loup. Ces vieilles biques, qui veulent tout pour elles et rien pour les autres.

Élise sait manier le français, c'est sa langue maternelle. Dans le cas où elle n'a pas d'autre choix que de répondre, aux questions perfides ; les commères se font coiffer tant et si bien, que la fois